L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 11 OCTOBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (renferme deux feuilletons)	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI, 11 OCTOBRE 1882.

VENTES A L'ENCAN.

Par N. V. Viset, constable, au coin du Passage de la Bourse et de la rue Bienville, une jument, une charette et un jeu de harnais.

L'industrie sucrière en Louisiane —ET LES— Raffineurs du Nord et de l'Est.

Nous signalons à l'attention des planteurs sucriers, en général, de ceux de la Basse Louisiane, en particulier, et, spécialement, de ceux de notre *troisième district congressionnel*, le fait suivant, qui vient de se passer devant la Commission du tarif des Etats-Unis, siégeant à New-York. Ils y verront clairement où tendent les spéculateurs, les monopoleurs du Nord et de l'Est, et la guerre acharnée qu'ils font à notre pauvre industrie sucrière.

Le 6 octobre, M. Ira Bierseley, marchand-commissionnaire à New-York, paraissait devant cette Commission et demandait, nettement, que l'on plaçât le sucre, immédiatement, sur la liste des articles parfaitement exempts de droit—en d'autres termes, que l'on abolît le tarif qui est le seul soutien de l'industrie sucrière en Louisiane.

Et voici comment il argumentait; nous traduisons :

Le sucre procure maintenant aux Etats-Unis un revenu d'environ $40,000,000. Le but principal de la taxe qui produit ce revenu, est d'encourager, de protéger, de maintenir la production du sucre en Louisiane; or, cet Etat ne produit guères, annuellement, que 60,000 tonnes, de sucre, sur lesquelles il ne fait qu'un million de profit; et, pour lui assurer ce million, toute la population des Etats-Unis est obligée de payer une taxe qui s'élève à $40,000,000. M. Bierseley suggérait (était-ce par humanité, par charité?) l'idée d'abandonner à la Louisiane un million dans le bill des rivières et des ports.

—Mais, lui objectait M. Bohler, est-ce que l'admission des sucres étrangers en franchise ne détruirait pas la culture de canne en Louisiane ?

—Oui, répondait imperturbablement M. Bierseley, mais je crois qu'il vaudrait mieux indemniser d'une autre façon la Louisiane de cette perte, faire une collecte pour elle ! (le mot y est).

Après M. Bierseley, comparaissait M. Osgood Welsh, autre marchand-commissionnaire de Wall street, lequel parlait exactement dans le même sens que le témoin précédent. Il ajoutait même, avec une patriotique indignation, que sur chaque dollar que prélevait le Trésor des Etats-Unis pour le sucre, il y avait 30 cents provenant de la taxe.

Telle est la scène qui se passait, le 6 octobre, devant la Commission du tarif. Nous n'inventons pas un seul mot. Et ces incroyables choses s'y débitaient avec un sangfroid imperturbable, comme s'il ne s'agissait pas de l'arrêt de mort d'une industrie nationale, de l'assassinat de tout un Etat; car c'est assassiner un Etat et l'assassiner avec préméditation, que d'y tuer une culture qui est, que l'on sait être son seul gagne-pain, et qu'il ne peut remplacer par aucun autre, attendu que les trois quarts du temps, le sol ne s'y prête pas.

Quand on songe qu'il s'agit de la mort d'une industrie qui fait vivre de trois à quatre cent mille travailleurs, n'ayant pas et ne pouvant avoir d'autre moyen d'existence; que, en dehors de l'Etat même, il y a plus de deux cent mille hommes d'affaires et ouvriers de toute sorte, dont les principaux revenus proviennent de leurs relations de commerce ou de travail avec ces mêmes planteurs que l'on veut ruiner; quand on songe que si nos sucres coûtent plus cher que ceux de Cuba, c'est qu'ils sont le fruit du travail libre, (chez nous largement rétribué,) de nègres émancipés, et que ceux qui nous reprochent cette cherté sont précisément les mêmes qui marchaient à la tête du mouvement qui a précipité la révolution, cause de l'émancipation et de la cherté actuelle de la main d'œuvre, qui en est la conséquence; quand on songe que, depuis vingt longues années, ces mêmes hommes du Nord et de l'Est s'apitoyent, à chaque instant, sur le sort du noir qu'ils semblent porter dans leur cœur, et que c'est précisément sur le noir que doit porter le coup dont ils veulent frapper la Louisiane; quand on songe que, pour la satisfaction des mesquins intérêts de quelques gros industriels, ces mêmes hommes, abolitionnistes de la vieille roche, ne craignent pas de ruiner un pays d'émancipation au profit d'un autre pays à esclaves; et qu'eux, les promoteurs de la protection, ils osent porter, les premiers, la main sur le tarif qu'ils ont établi de leurs propres mains, mentir, sans vergogne, à leur parole, et se mettre en flagrante contradiction avec eux-mêmes, à la face du pays, à la face de l'univers.... on reste confondu de tant de hardiesse et d'une pareille palinodie.

Hélas! il nous en souvient encore, c'était, il y a quelques années, au moment où s'ouvrait une grande campagne présidentielle. Il nous arrivait du Nord une sorte de philanthrope, un négrophile de la plus belle eau. Il se mettait à parcourir nos campagnes; il attirait autour de lui les noirs; et que leur disait-il ?

"Méfiez-vous, méfiez-vous des démocrates; ils vous rainseront, en ruinant votre industrie sucrière. Voulez vous vivre heureux et prospères ? Votez avec nous; nous pouvons, nous voulons soutenir et nous soutiendrons l'industrie qui est votre gagne-pain."

N'est-ce pas là ce que répétait alors, sur tous les tons, M. Woodford, le missionnaire républicain ?

Il est, aujourd'hui, avocat de district, à New-York, ce même M. Woodford. Qu'il se lève donc de son siège, et qu'au nom de la justice, au nom de l'honnêteté, au nom de l'humanité, il proteste solennellement contre l'indigne fourberie dont ces malheureux ont été les victimes.

Mais il ne le fera pas, il ne peut pi ne veut le faire. Il s'agissait alors d'enlever le vote des noirs de l'Etat, et, le tour joué, on s'est moqué d'eux, et l'on a continué la guerre acharnée que l'on poursuit, depuis vingt ans, contre la Louisiane.

Quand, il y a une vingtaine d'années, le Nord républicain commença à élever son magnifique édifice industriel sur la base de la protection, révolution bienfaisante, dont l'initiative ne lui appartient même pas, car c'est la parole d'un whig, d'un Kentuckien, d'Henry Clay, qui en avait jeté les fondements dans les esprits; qui, nous le demandons, a dû soutenir, entretenir à ses frais les manufactures naissantes dont l'avenir était bien incertain, en acheter de sa poche, les premiers produits, qui étaient d'une assez médiocre qualité ? le Sud, la Louisiane. Qui a dû se couvrir de ses étoffes, de ses confections, de ses chapeaux, de ses chaussures ? encore le Sud, la Louisiane. Qui a dû payer à beaux deniers comptant ses machines de toute sorte, ses voitures, ses outils, ses instruments aratoires ? toujours le Sud, la Louisiane.

Et il ne faut pas dire que si nous ne nous étions pas trouvés là, sous la coupe Nord, il se fût passé de nous, et eût fait peser sur d'autres le poids de son tarif car nous étions ses seuls consommateurs; il ne pouvait en avoir d'autres, car il n'y avait pour lui aucun moyen de placer ses produits à l'étranger qui, alors, travaillait bien mieux que lui et vendait à bien meilleur marché que lui.

Et voilà vingt ans que nous lui payons, longtemps la totalité, actuellement encore la plus grande partie de ce que nous lui achetons, le double au moins de ce que cela valait et vaut encore sur les autres marchés du monde.

Et au moment même où le tarif nous était le plus onéreux, au moment où nous nous épuisions le plus au profit des fabriques du Nord, nous le faisions en pure perte et sans le moindre espoir de rentrer jamais dans notre argent, puisque nous étions des Etats simplement et uniquement agricoles.

Les sommes qui sont allées ainsi du Sud au Nord sont incalculables. Et, aujourd'hui, on nous reproche le peu d'argent que nous coûtons au pays pour l'entretien d'une industrie qui ne nous enrichit pas comme celles du Nord, qui nous fait vivre à grand'peine, et que nous ne pourrions même remplacer par aucune autre !

Et que sont-ils donc, ces spéculateurs du Nord et de l'Est, pour qu'on leur sacrifie ainsi toute une industrie nationale ? En quel nombre sont-ils, et qui représentent-ils ? Hélas! quelques usines, quelques manufactures. Le peuple du Nord, ils ne les représentent nullement; ils l'avouaient eux-mêmes dernièrement, et jamais, en effet, aucune section du pays n'a demandé l'entrée en franchise du sucre étranger aux Etats-Unis, mais ils ont l'exploitation de quelques raffineries, et pour leur permettre de faire des millions, il faut leur livrer l'avenir de toute une industrie comme la nôtre! A l'aide de leurs capitaux, ils exercent une influence immense, presqu'irrésistible, sur le parti qui détient actuellement le pouvoir; ils en font un jeu d'une partie du corps électoral, et ils nous menacent, sans cesse, dans nos biens, dans nos intérêts les plus chers, dans notre avenir et celui de nos familles. Et nous ne désirerions pas l'anéantissement de cette clique de trafiquants et d'exploiteurs! Et nous ne voterions pas, avec ardeur et à l'unanimité, contre un parti qui s'est inféodé à de tels hommes!

Que s'est-il donc passé, hier, à la séance du grand juri ?

Le résultat de toutes les délibérations de ce corps devant, de par la loi, être tenu secret jusqu'à ce que la révélation en soit jugée convenable, utile ou nécessaire, nous ne le publierions pas, même si nous en étions positivement informés, et, en cela, nous continuerions de suivre la règle que nous nous sommes imposée, dont nous ne croyons pas nous être jamais écartés.

Mais que s'est-il donc passé à cette fameuse séance, pour qu'on en ait tant parlé, pour qu'on soit venu nous poser tant de questions ?

Que s'y est-il donc passé ?

Ouverture du Théâtre St.-Charles.—Le théâtre St. Charles inaugurera la saison 1882-83 dimanche prochain 15 octobre. La compagne s'ouvrira avec le comédien si populaire M. Joseph F. Wheelock qui, secondé par une troupe soigneusement triée, débutera dans la pièce si attachante qui a fait le tour des Etats-Unis, sans que le succès s'en relâchât jamais: *"Joe Thatcher's Revenge,"* de John Habberton.—La belle salle St. Charles est plus élégante que jamais. Pendant la saison d'été, elle a été repeinte, décorée à nouveau, les décors ont été refroissés et l'on en a ajouté plusieurs à la collection que possédait déjà le théâtre. On remarquera aussi un nouveau rideau dû au pinceau de l'artiste bien connu M. Tony Bagnetto.

Dimanche, 22 octobre, sera représentée la dernière pièce de M. J. W. Shannon *"Money-Bags."*

Le contrôle ouvrira demain jeudi 13 octobre.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—Matinée à midi, ce soir la *Périchole*, avec Jeannie Winston. Dimanche, 15 octobre, début de M. C. B. Bishop et de Mlle Rose Osborne, dont les noms peuvent se dispenser d'éloges. Ils ont joué sur toutes les grandes scènes américaines, et partout s'est continué pour eux la chaîne des succès. C'est dans une comédie mélodramatique de A. C. Gunter qu'ils débuteront ici cette saison, appuyés par une troupe de premier ordre, l'une des mieux composées que l'on compte aux Etats-Unis. Les cinq actes de cet ouvrage, éminemment scéniques, sont écrits avec infiniment d'art; on y sent une main qui connaît le théâtre, ses ressources, ses effets. Pour mieux faire ressortir encore la valeur de l'œuvre, on a apporté les plus grands soins à la mise en scène. La nouvelle production de M. Gunter, l'auteur heureux de *Fresh the American* et *Two nights in Rome*, met en action des épisodes dont l'actualité intéressera vivement le public; les nihilistes y jouent un grand rôle. Elle a pour titre: *Strictly Business.*

Cirque Forepaugh.—Nous rappelons au public que les représentations de ce beau Cirque (il y en a deux par jour—à une heure et à 7 heures) finissent samedi prochain. Nous engageons donc le public à aller voir cette brillante compagnie. Mlle Louise Renz, dans son superbe saut périlleux à la suite duquel elle retombe si élégamment sur sa monture, est une écuyère dont on ne se lasse pas. Elle est parisienne, et était attachée à l'hippodrome de M. Renz son oncle, à Berlin. C'est là que M. Forepaugh l'a engagée aux appointements de $500 par semaine. On ne lui reconnaissait pas de supérieure en Europe.

A côté d'elle on applaudit les frères L. Logas et les tours de force qu'ils exécutent si élégamment sur la corde; les Silbon qui, dans leurs audaces de trapézistes semblent avoir des ailes. Rien de plus hardi que ce saut périlleux fait à une grande hauteur, et en se jetant d'un trapèze à l'autre. Citons encore un petit prodige, un enfant qui résout spontanément les problèmes d'arithmétique les plus ardus, et aussi une bande de musique, fort bien composée et brillamment dirigée par M. Mentor—un nom providentiel pour un chef d'orchestre. —Aussi la foule reste fidèle à M. Forepaugh, et elle a raison.

Au moment où nous achevons ces lignes, on nous remet l'avis suivant:

"M. Forepaugh fera parader son Cirque une seconde fois, ce matin même. Le "Forepaugh Show" quittera ses tentes de la rue du Canal, qu'il suivra jusqu'à la rue des Remparts, côté nord; de la rue des Remparts à l'Esplanade, côté est; de l'Esplanade à la rue de Chartres, de la rue de Chartres à la rue du Canal. La procession regagnera alors le lieu des représentations et la Matinée accoutumée aura lieu ainsi que le spectacle du soir.

Autrefois et aujourd'hui ou La Sériciculture Pratique.

Dans beaucoup de contrées, en Asie et puis en Europe, la sériciculture a été depuis longtemps pratiquée mais le développement considérable qu'elle a pris; et qui doit placer cette branche d'agriculture au première ligne, comme la plus importante ressource de certains pays, est de date relativement récente.

Aux premiers âges, 2852 avant notre ère, on ramassait déjà les cocons épars parmi les mûriers sauvages, on les filait à la quenouille et au fuseau, dans la Serique, au nord de la Chine, patrie du mûrus Alba.

Sous l'Empereur Hoang-ti, l'Impératrice Si-ling-Tchi, sa femme légitime, élevait des vers à soie, connaissait l'art de dévider les cocons et celui de confectionner des vêtements avec ce fil.

En l'an 2698 avant notre ère, ce tour primitif mais plus perfectionné que celui que j'ai vu exposé à New York par la North American Silk Exchange, en juillet 1882 (après J.-C.), était mu et entretenu par une seule personne. D'une main la fileuse tournait lentement et de l'autre battait les cocons et les attachait, les croisait et entretenait le feu du petit fourneau portatif

Monsieur Stanislas Julien professeur de littérature chinoise au collége de France a traduit deux publications sur la sériculture et la bombytrophie, intitulées Sang-Shou, (*Culture du Mûrier*) et Tsang-King, "élève des vers-à-soie."

Cinq cents deux ans avant notre ère, sous le célèbre Cou-fou tse, "Confucius" un gouverneur d'un des districts de la province du Tche-Kiang, le mandarin Tchin-Yu, ordonna à chaque cultivateur de planter quinze pieds de mûriers dans sa propriété. Enfin 60 ans avant J. C., sous Jules César, les premières soies arrivent à Rome. On y vit, d'après Varron, la *toga vitrea*, "robe de gaze" en chinois King-Sha, sable diaphane. Puis trente ans plus tard les Vestus textilés, tissus de vent, et les Nebula lintea, "toile nuage," etc., probablement des dentelles et crêpes de gaze. En l'an 325 de notre ère quelques provinces seulement au nord et au sud de la Chine élevaient des vers à soie. Nos missionnaires le Père Mailla et le Père d'Entrecolles nous font connaître deux autres publications chinoises l'une intitulée: Pe-tang-sang-shou, Méthode pour cultiver le mûrier, et le ver à soie dans le nord, et le second indiquant la méthode pratique au midi.

En 462, le Mikado introduit au Japon le mûrier et le ver à soie, dans la province de Sourouga, où la princesse son épouse la première, se livre à leur éducation selon la coutume chinoise.

En 552, sous Justinien, le mûrier blanc et le ver à soie sont introduits en Europe.

Avant d'aller plus loin, laissons parler les auteurs chinois qui nous donnent un récit succinct et naïf de l'éducation des vers et de la filature qui, comme on le verra, était dans ces temps reculés à peu de chose près la même que les méthodes recommandées par Olivier de Serres Boulsier des Sauvages, édition 1788 et autres plus récents et non moins recommandables sériciculteurs plus modernes. Cet intéressant ouvrage contient une série de tableaux dont le premier représente une magnanerie, simple construction en bambou sur pilotis au bord de l'eau. Elle est couverte de chaume à l'ombre d'un grand murier et offre des ouvertures de tous côtés. Plusieurs jeunes filles sont occupées des soins à donner aux vers. L'accouplement des papillons a lieu dans une autre partie. Il sont persélèves cocques, les autres s'approchent et lorsque les femelles sont fécondées, les jeunes filettes les placent sur des plateaux couverts de toile mince, sur lesquels elles vont déposer leur graine. On y remarque-ça et là quelques taches avant-coureurs de la semeuse.

La seconde planche s'intitule: You-San, lavage de la graine. Pour cette opération on choisit un temps sec et clair; on emploie l'eau la plus limpide, la plus pure, celle du ruisseau voisin.

Au moyen de ce lavage, disent les auteurs chinois, et d'un autre que l'on fait subir avant de mettre en incubation, on assure l'égalité, la simultanéité des naissances et la santé des vers.

Par cette méthode à Ou-Kiang, on neperd pas 3 0[0 pendant toute la durée de l'éducation. "Cueillette des feuilles de mûrier."

"Tsai-Sang"—Sur cette planche on aperçoit à droite une jeune fille grimpant sur un mûrier à plein vent avec une petite corbeille derrière le dos pour faciliter son opération. A gauche sur un autre mûrier une de ses compagnes est en train de vider sa corbeille du sommet de l'arbre dans un grand panier, situé au dessous. Une femme et un enfant l'assistent dans cette opération. Sur le premier plan un homme se dispose à emporter deux grands paniers déjà remplis de feuilles.

Cette méthode a lieu à l'égard des gros arbres à fruits blancs ou à fruits noirs, qu'on a laissé croître à volonté, mais parmi les fou-sang, muticaules et les sauvageons, tailles en haies, ou parmi les autres mûriers taillés en nains, formant des haies autour des champs de riz et des canaux du Kwang-tong, on ne se sert de la quillette en se promenant, elle est opérée tout différemment. Il y en a qui forment de véritables prairies, que l'on fauche à la serpe au fur et à mesure qu'elles repousseut, et servent à trois ou même à six éducations consécutives dans les contrées du Midi. Les lou et les king sont les mûriers employés de préférence à cet usage.

TCHI-PO. CHAUFFAGE DES CLAIES.

Les vers à soie surtout dans le premier âge craignent le froid, le bruit et surtout l'humidité. La magnanerie est entourée d'arbres. On y tient un brasier constamment allumé. La femme préposée aux soins des jeunes larves les pose délicatement sur les claies avec les feuilles tendres sur lesquelles elles se portent en masse au sortir de l'œuf. Avec un léger pinneau elle fait tomber les petits vers errants çà et là, sur les cartons où ils sont éclos. Les claies en bambou sont placées sur des étagères supportées par des piliers et forment plusieurs étages séparés et superposés. Les claies peuvent s'enlever facilement et se replacer de même.

A l'éclosion et au premier âge en distribue de la poudre de feuilles sèches avec un fin tamis, ou des feuilles ou jeunes bourgeons frais hâchés très menu; puis les vers s'endorment et l'on profite de ce temps pour nettoyer la magnanerie.

TUL-MIEN SECOND SOMMEIL.

Au sortir de la première mue la feuille est coupée moins menue. On en distribue des morceaux plus grands et plus abondamment. Les vers sont changés des claies sur des corbeilles de bambou plus faciles à transporter. Les vers passent rapidement à leur troisième sommeil. On se livre aux soins du ménage, on prépare le thé et l'on s'occupe des enfants.

SAN MIEN TOISIEME SOMMEIL.

Après avoir satisfait leur appétit les vers se livrent au sommeil encore une fois, et la dame qui a eu soin d'eux en fait autant et repose tranquillement sur sa natte et sur son oreiller de bambou, à côté des vers à soie. Près d'elle veille un petit chien destructeur des rats. Les chats sont proscrits de la magnerie. A son réveil elle visite les claies rondes ou rectangulaires, d'un maniement facile, met celles qui contiennent les plus gros vers en haut troi ages, l'air circule abondamment. C'est le shang-tao, la mise de la bruyère qui commence. On la place aux gralairement sur les claies, les appuyant les unes contre les autres; les vers s'empressent de monter; les voilà qui filent à l'envi; bientôt un voile de plus hardi que ce sant périlleux fait à une grande hauteur, et en se jetant d'un trapèze à l'autre. Citons encore un petit prodige, un enfant qui résout spontanément les problèmes d'arithmétique les plus ardus, et aussi une bande de musique, fort bien composée et brillamment dirigée par M. Mentor—un nom providentiel pour un chef d'orchestre. —Aussi la foule reste fidèle à M. Forepaugh, et elle a raison.

Au moment où nous achevons ces lignes, on nous remet l'avis suivant:

"M. Forepaugh fera parader son Cirque une seconde fois, ce matin même. Le "Forepaugh Show" quittera ses tentes de la rue du Canal, qu'il suivra jusqu'à la rue des Remparts, côté nord; de la rue des Remparts à l'Esplanade, côté est; de l'Esplanade à la rue de Chartres, de la rue de Chartres à la rue du Canal. La procession regagnera alors le lieu des représentations et la Matinée accoutumée aura lieu ainsi que le spectacle du soir.

FAN-PO. DELITTEMENT, DEDOUBLEMENT.

Les vers ont grandi, ils sont trop épais; on les divise, on les sépare; d'une claie en en fait au moins trois et souvent plus, afin de leur donner la plus grande quantité d'air possible et de les mettre à l'abri des ordures de leurs voisins. Trois jeunes filles sont occupées à cet ouvrage tandis que les autres s'empressent de répandre sur les premiers délittés la feuille entière en quantité, car voici le Ta-li, grand appétit, en provenzal la frèse, qui approche.

Les hommes arrivent chargés de leurs grands paniers pleins de feuilles que les femmes s'empressent de vider et de distribuer incessamment. Tout court, tout le monde se remue, tout le personnel de la maison est sur les arbres ou dans la magnanerie; on jette la feuille à grandes poignées, en cinq minutes tout est dévoré; enfin après trois jours de corude travail la frèze cesse, l'appétit s'en est allé, les vers sont arrivés à l'âge mûr Tcho-tchi, avec un ensemble parfait. On ouvre tous les Kou kien.

ETOUFFEMENT DES CHRYSALIDES.

Les cocons pesés, choisis, assortis un à un sont replacés sur les claies dans une chambre Tsan-wo qui ferme hermétiquement. On allume sous les claies superposées des brasiers avec du charbon de bois et les chrysalides sont asphixiées. Il n'y a plus qu'à les laisser sécher et les livrer à la filense après une dernière sélection. On fait ainsi six éducations consécutives à Canton, deux dans le Tche Ki Ang et une seule dans le Shang-tong et tout le nord de la Chine.

Reproduction réservée.

Par L. S. CROZIER.

(A suivre).

La meilleure des boissons : le Malakoff bitter.

FAITS DIVERS AMERICAINS

Un exemple de l'activité prodigieuse qui caractérise le peuple américain, de la façon dont il fait surgir les villes; lui qui semble n'avoir qu'à frapper du pied le sol pour ces merveilleuses improvisations. Voici la légende accréditée, au sujet d'une ville du Texas, de fondation nouvelle. C'était le 10 septembre 1873; un ingénieur, chargé de mesurer des terrains, d'en dresser le plan, et cela en pleines prairies absolument désertes, disait à un aide qui l'accompagnait: —Que pensez-vous de cette ligne comme tracé de notre rue principale (Main street)? L'emplacement paraît convenable à tous deux, et il fut convenu que la grande avenue de l'établissement projeté serait placée là. Nous le répétons, ce n'était que désert, pas une habitation en vue; un arbre isolé, comme un poteau indicateur, marquait seul le lieu ainsi choisi. Eh! bien à la place de ce solitaire, promptement abattu, se dresse aujourd'hui un hôtel vaste et élégant et tout autour la ville de Denison qui déjà compte 8,000 habitants.

—Dans ce même Texas, à Palestine, on bâtit actuellement une église à laquelle on donne le nom de Nickel Church. Nom bien trouvé, car elle sera payée par 200 000 personnes, souscrivant chacune cinq cents, un nickel.

—Le coût des magasins et résidences bâtis à Détroit, Michigan, depuis le commencement de l'année courante, est de plus de $3,000,000. Dans la petite ville de Newport, il a été dépensé, pour le même objet, près de $2,000,000 durant cette même période.

—Un Virginien, d'Alexandrie, qui a le vin mauvais, a essayé, à deux reprises, et en pleine ivresse, d'en finir par le suicide, et, contrairement à l'axiome: *Non bis in idem*, il s'est jeté deux fois à la tête d'un convoi de chemin de fer en marche. Mais comme, paraît-il, il y a bien un Dieu pour les ivrognes, il a été empêché de mener à bonne fin cette double tentative. Seulement, à la seconde, les administrateurs du Rail Road l'ont traduit devant un juge de comté, et le Salomon anglo-saxon a rendu, en cette occasion, une décision qui ne manque certes pas d'originalité: "Il a condamné notre homme à $50 d'amende pour avoir obstrué la voie publique."

—Un journal d'Europe a été reçu à Chattanooga, Tennessee, ainsi adressé: "Henry Jones, côté sud-est de l'Amérique ou autre part." Ceci nous remet en mémoire deux lettres envoyées autrefois à Victor Hugo; l'une lui venait d'un jeune littérateur de la Martinique, qui connaissait les petites faiblesses humaines, et elle avait pour suscription: "Victor Hugo, en Europe." L'autre était d'Alexandre Dumas père à l'époque du second empire et de l'exil du grand poète, et l'adresse en était ainsi conçue: "Victor Hugo—Océan." Et toutes deux arrivèrent à destination, cela va sans dire. Mais M. Henry Jones!

—On estime que la propriété immobilière du Texas représente, à cette heure, une somme d'environ $400,000,000.

—La presse et les écoles publiques sont, aux Etats-Unis, les deux sources auxquelles se puise l'éducation—ses premiers éléments tout au moins—dont la propagation s'étend chaque jour. Dans le seul Etat de Georgie, il se publie près de 200 journaux.

—Le chief justice Coleridge (Grande Bretagne) disait dernièrement que les quatre cinquièmes des crimes qui se commettent en Angleterre, sont dus à l'ivrognerie; et que, pour arriver à ce beau résultat, on y dépense cinq cents millions de piastres par an. Un statisticien nous dira-t-il, si, même sous ce rapport, nous permettons à nos cousins les Anglais de nous devancer.

—Puisque nous avons parlé de statistique, en voici une qui n'est pas sans intérêt. Une récente publication, due aux Drs Behm et Wagner, porte la population actuelle du globe à 1,433,800,000 âmes. Elle se décompose ainsi: Europe 327,743,000; Asie 795,591,000; Afrique 205,823,000; Amérique 100,415,000; Australie et Polynésie 4,232,600; Régions Polaires 82,000. La Russie compte 83,000,000 d'habitants; la Chine 379,000,000; le Japon 36,000,000; l'Inde Anglaise 252,000,000. Nous avons donné, ces jours derniers, avec tous ses détails de races et de lieux de naissance, la population des Etats-Unis d'après le recensement de 1880; elle dépasse probablement cinquante millions.

—Pendant la dernière décade la population du globe s'est accrue de trente-deux millions. Si la progression va de ce pas, il faudra, disent les pessimistes, qu'une guerre ou cataclysme ou quelque grand fléau vienne quelque peu rider, *malthuser* notre planète. Par bonheur, notre continent est encore là, avec son domaine colossal, qui peut recevoir et établir commodément plus de cent millions d'êtres. Ils y trouveront un beau climat, des terres riches à vil prix et une large rémunération de leur travail.

—On ne voyage nulle part d'une façon aussi confortable qu'aux Etats-Unis. Chaque jour, c'est quelque nouvelle amélioration qui vient abréger les plus longues traites, qui vous procure sur un train de rail-road le semblant, tout au moins, des aises dont vous jouissez chez vous. Sièges moelleux, lits spacieux et élégants, salons vastes, salles de restaurant, fumoirs—tout cela se rencontre sur la plupart de nos voies ferrées. Les Américains, toujours en quête d'idées pratiques, ont jugé que ce n'était point encore assez, et voici que sur le Chicago, Milwaukie et St. Paul R. R. on a installé un char-salle-de-bal, de soixante pieds de long, sur quinze de largeur. Le plancher en est couvert de somptueux tapis, les panneaux en sont peints par de vrais artistes, et tout le long de l'élégante pièce courent des guirlandes de feuillage et de fleurs de toutes sortes. Sous la main un buffet richement fourni; des domestiques qui passent les rafraîchissements, et enfin un orchestre de huit musiciens, auxquels vient se mêler parfois, en manière de hauts-contre, le sifflet perçant de la locomotive. Et l'on polke, et l'on valse, et l'on bowtonne ainsi à 40 milles à l'heure. *Go ahead!*

—Il vient de mourir à Atlanta, Georgie, l'un de nos confrères estimés, le capitaine Frank D. Lee, qui s'était conquis une place honorable dans le journalisme, et avait écrit des souvenirs fort intéressants et fort appréciés de la guerre de Sécession.

—Le monument qu'on a l'intention d'élever à l'honorable Ben Hill coûtera $30,000. Jusqu'ici on n'a réuni que la dixième partie de cette somme; mais il est hors de doute qu'elle sera promptement souscrite.

—Un nègre d'un Etat du Sud troquait, l'autre jour, sa femme contre un chien d'arrêt, et comme quelqu'un lui reprochait cet acte indiquant des idées commerciales par trop accentuées: "De quoi vous mêlez-vous donc? dit, à l'intrus, la femme ainsi échangée; c'est moi que cela regarde, et, je vous l'assure, jamais mon mari n'a eu pour moi une attention plus délicate. Je ne me plains point du marché; j'y gagne." La réponse n'a pas été du goût du mari, et, depuis lors, il est rêveur, jaloux.... trop tard, et mène une vie.... de chien. Et pour comble, l'animal ainsi cédé retourne obstinément, chaque jour, à son ancien maître. Va et vient continuel du quadrupède; mais la belle reste à poste fixe et bénit la bête; le chien, bien entendu.

Nouvelles Télégraphiques.

Le Caire, 5 octobre—Une phase importante de la situation politique ici, c'est la divergence croissante qui se produit entre les différents ministres égyptiens au sujet de la forme future du gouvernement. Un parti penche pour l'adoption pendant plusieurs années du système autocratique, l'autre parti recommande le maintien et même l'extension du système établi par la première constitution.

Londres, 6 octobre — Une dépêche de Berlin dit: Les négociations engagées entre les puissances au sujet de la question d'Egypte se poursuivent avec chances de succès. Les efforts faits par l'Allemagne en vue d'amener une entente amicale des différentes puissances le plus directement intéressées dans la question d'Orient obtiennent le plus grand succès."

Le *Temps* de Paris dit que l'Angleterre se propose de réorganiser les affaires financières de l'Egypte en supprimant le contrôle mixte et en augmentant les pouvoirs de la commission de la dette publique.

Le Caire, 6 octobre—Arabi Pacha et Toulba ont été transférés au garde-meubles où se trouvent déjà 80 prisonniers. Une enquête préliminaire a eu lieu hier. Le procès d'Arabi sera instruit publiquement.

Londres, 6 octobre—Une dépêche d'Alexandrie dit qu'Arabi Pacha a demandé un défenseur. Tous les avocats à qui il a fait appel ont refusé de prendre sa cause en mains dans la crainte de perdre tous leurs clients. Aussi la culpabilité d'Arabi ne sera certainement pas difficile à établir.

Une dépêche de Caire annonce que le khédive donnera une médaille commémorative à tous les soldats anglais qui ont pris part à la campagne d'Egypte. Les soldats auront une médaille de bronze et les officiers une médaille d'argent.

Alexandrie, 6 octobre.—On a constaté 80 cas de fièvre typhoïde à l'hôpital de Ramleh.

Athènes, 5 octobre.—La Porte a promis à la Grèce que, selon la convention, les Turcs évacueront jeudi les points cédés sur la frontière, y compris Gonnilisa.

Londres, 6 octobre.—Une dépêche de Suez à l'Exchange Telegraph Company annonce que l'eau manque dans cette ville. Ce qui reste d'eau dans le canal est putride. Beaucoup de personnes ont attrappé la fièvre.

Londres, 6 octobre.—Une dépêche de Berlin à l'agence Reuter dit que les différentes sections du parti libéral comptent avec confiance sur un gain de soixante-dix sièges sur les conservateurs dans les quatre élections qui vont avoir lieu en Prusse.

Berlin, 6 octobre.—M. de Puttkamer, ministre de l'intérieur, assistait à une réunion électorale de conservateurs qui a eu lieu meteredi. Le fait a excité des commentaires, vu que les ministres prussiens s'étaient invariablement tenus jusqu'à présent à l'écart de ces réunions.

Madrid, 6 octobre.—M. Camacho, ministre des finances, a informé aujourd'hui le conseil des ministres que la dépense pour la première moitié de l'année financière était balancée par le revenu de cette même période, et que les recettes excèdent les dépenses dans plusieurs provinces.

Madrid, 6 octobre.— Le maréchal Serrano continue ses efforts pour former un nouveau parti dynastique de la gauche, mais des différents se sont élevés entre les démocrates et les libéraux Ceux-ci désirent la constitution de 1876, modifiée par l'introduction, au moyen d'un acte du parlement, des principes de la constitution de 1869, tandis que les démocrates se sont jusqu'à présent abstenus d'appuyer la proposition d'un rétablissement intégral de la constitution de 1869, bien qu'ils veuillent aider à la formation du nouveau parti. Néanmoins, on s'attend à une conclusion satisfaisantes des négociations.

Constantinople, 6 octobre.— Avnoul Fetik, le nouveau grand chérif de la Mecque, est parti aujourd'hui pour se rendre à son poste.

Londres, 6 octobre—L'avis de l'émission d'un nouvel emprunt de $10,000,000 portant intérêt à 4 0[0, a été publié hier soir par les soins du gouvernement des Indes.

Southampton, 6 octobre—Le steamer "Durban", parti aujourd'hui pour le Cap de Bonne-Espérance, emmène le professeur Newcomb et les membres de la mission envoyée par le gouvernement des Etats Unis pour observer le passage de Vénus.

Berlin, 5 octobre—La cassure d'une chaîne a causé hier soir la chute du rideau en fer au milieu de la rampe sur la scène de l'Opéra royal. Cet accident a causé une panique énorme et une multitude de personnes ont été moitié étouffées, mais personne n'a été tué. Le théâtre a été évacué de suite.

Décédée, hier soir, à 9 heures moins un quart, ROSALIE VICTOR, née TOUZET, à l'âge de 25 ans et 6 mois. Les amis et connaissances des familles Victor, Touzet et Santenac, ainsi que les membres de la société Louisiana Protective et de la Compagnie de Pompe Creole No. 9, sont respectueusement priés d'assister aux funérailles qui auront lieu cette après-midi, à 4 heures, de sa dernière résidence, No 112 rue Ste Anne, près Dauphine.

A. L. G. D. G. A. D. L'U. L.·. Fusion Maçonnique No 23.

Sous la Juridic. du Sup.·. Cons.·. de la Lne.

Il a plu au G.·. A.·. D.·. L'U. de rappeler à lui l'âme de LEONINE BACCHUS, fille de notre F. N. J. Bacchus, membre actif de cette (|). Tous les membres ainsi que les sœurs (|) sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, à 4 heures P. M. très précises. Maison mortuaire 388 rue Remparts, près St. Antoine.

Par ordre du V.·. M.·.

OSCAR A. GIOVANNI, 20ème Secrétaire.

A vendre.

UNE CHAMBRE "MALLARD, EN PALISSANDRE."

S'adresser au No 200 rue des Remparts, entre Dumaine et St-Philippe. 11 oct—7f

A Louer,

LA belle et agréable maison de résidence à étage, fraîchement peinte, située rue de l'Esplanade, coin Mirs, ayant toutes les commodités désirables, écurie, etc.

S'adresser chez LAFITTE & DUFILHO, 11 oct—7f 19 rue St. Louis.

C. CAVAROC & SON

ONT TRANSFÉRÉ, temporairement, leurs bureau et magasin, du No 38 rue Decatur au No 37 même rue, jusqu'à ce qu'ils puissent prendre possession de leur nouveau local, No 37 rue Carondelet, près du "Cotton Exchange". 7 oct—8f

DR. CHS. LANAUX, DENTISTE,

A transporté son cabinet du No. 86 de la rue Royale, Chez WASHBURN, Coin Canal et Passage de la Bourse, 7 oct—1m Nouvelle-Orléans, Lne.

Mme LEONIE GEORGE, Modiste en Robes,

Ex-première de MARIA FERRY et ex-garnisseuse de D. H. HOLMES,

223.....Rue Royale.....223

Entre Dumaine et St-Philippe. 7o